

Le Canapé volant

Frank Ronan

Number 63, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21216ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ronan, F. (1996). Le Canapé volant. *Nuit blanche*, (63), 26–27.

Le Canapé volant*

Traduit de l'anglais (Irlande) par Louis Jolicœur

Ma sexualité tomba au point mort le jour où je le quittai, et peu après je découvrais la nourriture. D'abord je crus qu'il ne restait plus aucun plaisir dans la vie, aucune issue à la douleur. La compagnie des autres n'entraînait que tristesse, l'isolement mettait en miettes le peu de raison qui me restait. La consommation d'alcool ou d'autres drogues transformait mes larmoiements en idées noires. Si Tom ne s'était pas enfermé dehors ce jour-là, les choses auraient pu finir mal. Pour dire vrai, c'en aurait déjà été fini de moi si je n'avais été si apathique.

J'habitais un duplex dont Tom occupait le deuxième. À six heures et quart un jeudi soir, au début d'octobre, il sonna chez moi. C'était la première conversation de plus de trois mots que j'avais avec lui. Il semblait très ennuyé. Il s'excusa de me déranger et me demanda s'il pouvait utiliser le téléphone pour appeler un serrurier.

« Ça me semble un peu exagéré, lui dis-je en le faisant entrer. Vous n'avez pas une autre clé quelque part ? »

Il m'expliqua qu'il en avait une au bureau, mais qu'il ne pourrait la récupérer que le lendemain matin. À l'entendre, sa situation était désespérée.

« Ce n'est pas la fin du monde », dis-je.

Il sourit, embarrassé. C'était un sourire franc. Je lui fis ma proposition sans réfléchir, en réponse à son sourire.

« Vous pouvez passer la nuit ici. Il n'y a que le canapé, mais il est très confortable. Les serruriers sont hors de prix de nos jours. »

Il fit semblant de protester, par politesse, puis il voulut m'inviter au restaurant en retour de mon hospitalité. L'idée d'aller au restaurant me remplit d'un effroi qui serait impossible à expliquer à un étranger.

« Il n'en est pas question, dis-je vivement. Ce ne sera pas nécessaire. »

Il n'y avait rien à manger dans la maison, alors je l'installai devant la télévision avec un verre de whisky et lui dis qu'il fallait que je sorte une minute, priant pour que l'épicerie fine au coin de la rue soit encore ouverte.

Ce fut tout simple. Je lui préparai une soupe au cresson et des sandwiches au bacon. À le regarder manger pendant que je m'affairais devant la cuisinière, je pris soudain conscience que pour la première fois depuis longtemps, j'avais un sentiment de normalité et un début de plaisir sensuel. Le bacon était mince et fumé ; la soupe était d'un beau vert profond. L'odeur qui remplissait l'appartement arrivait même à réanimer mon appétit disparu.

« C'est bien peu de chose », dis-je sur un ton d'excuse.

Il tenta d'afficher un regard sceptique, mais l'effet que la nourriture avait sur ses traits le fit échouer.

« Délicieux », fit-il.

Le lendemain, je fis du pain ; le jour suivant, ce fut du chutney. Des échantillons en furent envoyés à Tom au deuxième. Il les accepta avec un plaisir rafraîchissant et une maladresse bien compréhensible.

« Ne vous en faites pas, lui dis-je. J'ai longtemps été avec quelqu'un qui ne savait pas apprécier les bonnes choses. Nous nous sommes quittés récemment. Si vous acceptez mes plats, vous me ferez plaisir, croyez-moi. »

Il me demanda son nom. Cela me parut une question étrange.

« Si je ne prononce jamais son nom, un jour j'arriverai peut-être à l'oublier. »

Je voyais ce que pensait Tom : j'étais bizarre, mais sans danger. Cela allait devoir suffire pour le moment. Après ce que je venais de vivre, le fait de paraître sans danger était déjà un compliment.

La semaine suivante, j'avais des amis à dîner. Parmi eux, il y en avait quelques-uns que je n'avais pas vus depuis longtemps. Il y a des limites à l'ennui que vous pouvez imposer aux amis avec vos peines et vos larmes. Or, ce jour-là, j'exultais seulement à les regarder manger. J'avais préparé un excellent *steak and kidney pie*. Je tremblais de nervosité au moment de servir et je ne pus rester en place jusqu'à ce qu'on eût déclaré mon plat parfait. Tom était parmi les invités et cela aussi avait contribué à ma nervosité. Mais mes amis le trouvèrent sympathique. Pour la première fois depuis des lustres, la conversation roulait bon train dans l'appartement.

Dans la cuisine où j'étais en train de préparer le café, Clarissa me prit à part et me demanda si Tom était mon nouvel amoureux.

« Ne sois pas si vieux jeu, lui dis-je. Ce n'est qu'un voisin. Je ne sais même pas s'il est gai ou s'il est straight. »

Je ne fis pas attention à l'air entendu qu'elle afficha. Mais je l'entendis me dire qu'elle était contente de me revoir en bonne forme comme autrefois.

« On croirait que tu viens de ressusciter des morts », dit-elle.

Elle trempait ses doigts dans les restes de la mousse aux mûres.

« Délicieux », continua-t-elle.

Peu à peu, année après année, les deux appartements redevinrent une seule maison. Tom et moi étions considérés comme un couple. Il mangeait chez moi et bavardait avec les invités pendant que j'étais à la cuisine. Tous pensaient, à tort, que nous partagions le même lit. Il n'en fit jamais la demande et j'appréciais sa retenue. Nous étions heureux ainsi et, à regarder autour de nous, nous ne pouvions que trouver nos vies plus riches que celles de la plupart des gens.

Le nom de cette autre personne s'estompait enfin, et je pensais de moins en moins à lui. Je l'avais quitté pour sauver ma vie, ou la sienne, parce que nous en étions arrivés à un point où l'un des deux aurait tué l'autre. Au début, c'était à croire que je n'avais pas de vie qui méritât d'être sauvée. Mais peu à peu j'avais cessé de penser à ces choses, pour ne me consacrer qu'au prochain repas. Je me souciais de

boudin blanc, pas de bonheur. La nourriture est très fiable. Si quelque chose ne va pas, c'est uniquement votre faute, et rien n'est sans espoir.

Inévitablement, Tom suggérait parfois d'aller au restaurant. Cela me rappelait tous les repas pris au restaurant dans le passé, toutes les conversations difficilement entamées, tous les longs silences éthyliques d'un couple douloureusement amoureux mais mal assorti, ou cette fois où il était tellement saoul qu'il avait vomi sur la nappe et que j'avais dû le trainer sous le regard compatissant du personnel. Cela ne regardait pas Tom.

Je lui dis :

« Je n'ai pas encore trouvé de restaurant où la nourriture est aussi bonne que la mienne. C'est une pure perte d'argent. Tu n'aimes pas ce que je te prépare ? »

Il me fit remarquer que je n'avais pas mis les pieds dans un restaurant depuis des années, que les choses avaient changé.

« Je lis les journaux. Je sais que les prix ont augmenté et que les portions ont diminué et que les serveurs d'aujourd'hui portent des queues de cheval. La nourriture est toujours une question de profit, pas de passion. »

Tout autre que Tom se serait querellé. Il m'aurait dit que je ne connaissais rien à la passion. Il aurait quitté la maison avec fracas et se serait arrêté au premier Burger King venu. Tom, lui, porta sa bouchée de gnocchetti à ses lèvres et déclara : « Délicieux. »

J'avais commencé à me demander pourquoi il n'avait plus aussi faim le soir. À mon insu, il tramait quelque chose : chaque midi, il explorait les restaurants en quête de celui qui allait répondre à mes exigences. Une semaine avant son anniversaire, je lui demandai quel cadeau il souhaitait recevoir.

« *Le Canapé volant* », dit-il.

« Le quoi ? »

« Je veux t'emmener au *Canapé volant*. »

Je pensais qu'il s'agissait d'une pièce, ou d'un film, ou peut-être d'un club particulièrement sordide.

« Très bien, dis-je. À quelle heure ça commence ? Mangeons-nous avant ou veux-tu que je prépare quelque chose pour après ? Je pensais faire un canard au chou rouge. »

« C'est un restaurant, dit-il. Et tu ne peux plus reculer, tu as déjà accepté. Les anniversaires sont sacrés. »

Cette semaine-là, je cuisinai comme jamais je n'avais cuisiné. Mon travail était en retard et mon éditeur s'en plaignait, mais il y a des choses plus importantes que de corriger les notices nécrologiques du *Telegraph*. Si Tom voulait me prouver quelque chose, j'en étais capable aussi. Les mets du *Canapé volant* allaient paraître bien fades à côté de ceux qui allaient les précéder.

Tom avait raison. Il avait trouvé le seul restaurant du pays où la nourriture était irréprochable. Mieux encore : excitante. Au début, je fis la moue.

« N'importe qui peut acheter du bon foie gras », dis-je.

« On me dit qu'ils le font eux-mêmes », fit Tom.

Pour la deuxième fois de ma vie, je dus concéder la victoire, mais en mon for intérieur seulement. Et cette défaite me procurait un immense plaisir. Il me regardait, amusé, choisir les plats les plus hasardeux et invraisemblables (le foie gras était servi sur ce que le menu appelait une « brioche rôtie à la mangue », ce qui allait être, cela ne me semblait faire aucun doute, absolument dégoûtant), et il se mit à rire quand j'en vins à fouiller dans son assiette autant que dans la mienne.

Lorsqu'on nous apporta l'addition, je me sentais si bien que je pus même me réjouir de n'avoir pas à faire la vaisselle. J'étais presque sur le point de dire quelque chose de sentimental, mais je décidai de m'abstenir.

Par un caprice architectural, une porte reliait le vestiaire aux cuisines, et cette porte était ornée d'une fenêtre. En attendant que Tom revienne des toilettes, j'y jetai un coup d'œil, tout en mettant mon manteau. Des cuisiniers couraient et l'acier inoxydable brillait, et je me réjouissais de voir qu'un fantôme était mort et que j'avais passé toute une soirée sans une seule fois avoir pensé à lui. Il y avait quelque chose de familier dans le visage qui lavait les casseroles et, comme je m'y arrêtai de nouveau, l'homme se retourna. C'était lui. Plus corpulent, plus blême aussi, avec ce teint de pâte à tarte que les employés de cuisine finissent toujours par acquérir, mais lui néanmoins.

Je reculai d'un pas pour éviter qu'il ne m'aperçoive, sans savoir ce que j'allais faire ensuite. J'avais vécu pendant des années avec la crainte de le croiser, de voir rejaillir la colère qu'il avait suscitée en moi. Rien ne se passa. Je ne sentis rien. Je regardai à nouveau. Ce n'était qu'un homme triste, anéanti par l'alcool et un emploi avilissant. Une main s'était posée sur mon épaule. C'était Tom.

« On y va ? »

Ma main glissa sur la sienne en sortant et ce fut comme un choc électrique. Je me mis à trembler, je savais que c'était maintenant inévitable. Il me demanda si je me sentais bien, je lui dis que c'était le froid.

De retour à la maison, il semblait prêt à aller se coucher, mais je nous servis un verre. Nous étions assis chacun à un bout du canapé, et je me mis à penser qu'avec toutes les choses que j'avais goûtées au cours des dernières années, j'avais oublié le goût de la chair.

« Tom, dis-je, déshabille-toi. »

Il le fit sans poser de questions, et je le regardai pendant ce qui me sembla un long moment avant que quelque chose ne se passe, comme s'il était encore possible d'y échapper. Il attendit, comme toujours il l'avait fait.

Son corps me parut extraordinaire et je pensai que si je le touchais, il risquerait de se briser. Je n'avais pas la force d'aller plus loin par moi-même.

« Tu devras peut-être m'aider à me déshabiller à mon tour, dis-je, je ne crois pas en être capable. »

Il approcha ses lèvres des miennes.

« Que dis-tu de ça ? »

Je faillis dire que c'était délicieux, mais c'était là un mot pour la nourriture, pas pour le désir. **NB**

* Titre original de la nouvelle : « The Sticky Carpet ». Extraite de *Handsome Men Are Slightly Sunburnt*, à paraître aux éditions Sceptre, en 1996.
« Le canapé volant », dans la traduction de Louis Jolicœur, fera partie du recueil *Nouvelles d'Irlande*, à paraître en 1996 aux éditions L'instant même.

Frank Ronan a publié : *Les hommes qui ont aimé Evelyn Cotton*, La Découverte, 1990, « Points Roman », Seuil, 1992 ; *Picnic in Eden*, La Découverte, 1992 ; *Un ange est passé*, La Découverte, 1993 ; *Dixie Chicken*, La Découverte, 1994.